

Lauréat ex-aequo du Prix Marc-Auguste Pictet 2020

M. Sami Boumedienne

CNRS,IHRIM-ENS, Lyon, (F)

pour son ouvrage intitulé

LA COLONISATION DU SAVOIR

Une histoire des plantes médicinales du "Nouveau Monde" (1492-1750)

paru chez *Les Éditions des mondes à faire*, Vaux-en-Velin (F)

Résumé

La préface du livre évoque une expérience de pensée similaire à celles de Roy Lewis. Comment, dans les temps les plus reculés, les remèdes ont-ils été connus ? Les réponses données à cette question, en Amérique ou en Europe, aujourd'hui ou au XVI^e s. reflètent toujours une façon d'articuler rapport à la nature et rapport social. L'ambivalence du *pharmakon*, tout comme le sacrifice du *pharmakos*, sont par exemple les indices du lien profond qui, historiquement, unit le pouvoir de punir au pouvoir de guérir, le pouvoir de connaître au pouvoir d'interdire. Entre médecine, justice, religion et commerce, la connaissance des plantes médicinales permet d'explorer, dans toutes ses facettes, un phénomène majeur de l'époque moderne: l'expansion européenne.

L'introduction "L'appropriation des Indes" définit ce qui, jusqu'au XIX^e s., fut le support essentiel des pratiques de soin: la plante médicinale. Plutôt qu'un végétal possédant des propriétés thérapeutiques, celle-ci constitue un matériau-savoir. Ce qui caractérise une plante comme médicinale, c'est en effet un ensemble de connaissances sur la façon de reconnaître la plante, d'identifier ses propriétés, de définir comment et pour quel mal l'employer. L'usage de ce matériau-savoir engage une conception du corps et de la santé, une organisation sociale, une approche du bon et du mauvais. Entre 1492 et le milieu du XVIII^e s., les Européens s'approprient d'innombrables plantes médicinales en Amérique: gaïac, quinquina, peyotl, coca, chocolat, tabac, etc. L'objectif de ce livre est, en opérant un rapprochement entre épistémologie et anthropologie du quotidien, d'étudier l'histoire des savoirs depuis la colonisation, et d'étudier la colonisation à partir des savoirs. Les plantes médicinales, en effet, permettent de révéler à la fois les logiques et les limites de l'expansion européenne, puisqu'elles sont un objet utile à l'exploitation économique des Indes, le support des pratiques réprouvées par les autorités religieuses espagnoles "idolâtrie", "superstitions", etc.) et, en tant que potentiels poisons, une arme pour s'attaquer aux colons.[..]

Le chapitre "Nouvelles plantes, anciennes médecines" explore, à travers l'histoire des plantes médicinales, la dialectique de l'ancien et du nouveau. Il met en évidence une notion peu étudiée, et pourtant omniprésente dans les sources, celle de succédané. Projetant sur les réalités du Nouveau Monde leur expérience de malade et leur soif d'or et d'épices, les Européens ne veulent trouver en Amérique que ce qu'ils connaissent déjà. Ils se méfient des plantes comme le tabac, le cacao ou la coca, dont ils ne comprennent pas l'usage, et c'est parce que le bois de gaïac soigne une maladie inconnue, la syphilis, qu'il est précocement approprié en Amérique. De l'autre côté de l'Atlantique, c'est par une lente propagation des pratiques de soin, liée en particulier aux voyageurs de retour des Indes à Séville, que les remèdes venus d'Amérique commencent à être commercialisés. Mais ces nouvelles drogues restent des succédanés, auxquels sont préférés les produits exotiques, ce qui a des incidences sur le plan intellectuel: au milieu du XVI^e s., les traités de botanique accordent peu d'intérêt aux plantes américaines.

La dernière section du chapitre 1 montre, à travers l'oeuvre de Nicolás Monardes, comment la pharmacopée américaine est réévaluée autour de 1570. Monardes, qui n'a jamais quitté la péninsule, récupère auprès des voyageurs sur le retour quantité de remèdes qu'il teste sur ses patients.

Sans doute lié aux marchands du port, il se fait le grand promoteur des drogues américaines, mais il prend conscience du manque de connaissance qu'en ont les Européens. Il formule ainsi le voeu qu'un médecin fasse en Amérique ce qu'il a fait à Séville : poser des questions. Or, la possibilité de cette démarche est compromise par la disparition brutale des Indiens.

Ce problème est au coeur du chapitre 2. "Le questionnaire des Indes" dont il est fait état désigne une collecte systématique d'informations et de savoirs. Parfois qualifiée de "pacification", cette politique vise simultanément à endiguer la mortalité indigène, à éviter les révoltes, à optimiser l'exploitation économique des Indes et à poursuivre l'évangélisation.

À la fois ressource économique, moyen de l'encadrement sanitaire, et support de l'idolâtrie à anéantir, les plantes médicinales sont un enjeu crucial de cette politique. C'est pourquoi le voyage entrepris par le premier médecin de Philippe II, Francisco Hernández, en est un aspect essentiel. Chargé d'inventorier la pharmacopée américaine, il part avec tout un équipage financé par la couronne.

Malgré cette logistique, il vit une interminable série de difficultés. Fatigué par les voyages, menacé par les tentatives d'empoisonnement des Indiens, Hernández traverse aussi une crise épistémique. Venu en Amérique avec l'intention d'y appliquer une lecture plinienne de la nature, il finit par employer la taxonomie nahuatl pour organiser son Histoire naturelle de Nouvelle-Espagne. Il remet donc un texte incompréhensible pour Philippe II, qui décide de le faire résumer par un autre médecin, le Napolitain Nardo Antonio Recchi. Pire encore, son travail est censuré. Comme les chroniques de franciscains tels que Bernardino de Sahagún, son oeuvre évoque en effet une époque où les Indiens s'administraient eux-mêmes, et qu'il n'est pas bon de rappeler. Cette volonté de protéger la domination espagnole sur les Indes conduit aussi la couronne à enfermer les données géographiques compilées par Hernández, de peur qu'elles ne tombent entre de mauvaises mains. Le destin de ces manuscrits est en cela emblématique de la trajectoire d'autres textes, à l'heure où les couronnes espagnole et portugaise sont réunies.

Ainsi, le chapitre 3 "Une appropriation européenne" étudie la façon dont les Ibériques médiatisent l'accès à l'Amérique entre 1580 et 1640 : ils laissent passer en Europe les marchandises qui enrichissent le roi, mais limitent la circulation des informations et des savoirs pouvant servir aux projets expansionnistes qui se développent alors. Cet aspect est d'abord développé à travers la circulation des drogues, des curiosités et des produits d'agrément comme le chocolat et le tabac. Sont ensuite évoquées les stratégies à travers lesquelles les choses américaines sont accumulées hors de la péninsule Ibérique, notamment dans les Flandres à l'époque de Clusius et en Italie. À Florence par exemple, l'accumulation des choses américaines sert un projet d'installation au Brésil, et il n'est pas anodin que, parmi les objets récupérés, figure une version du texte censuré de Bernardino de Sahagún. La dernière section du chapitre montre ainsi comment les écrits sur l'Amérique nourrissent des projets coloniaux, et le rôle que joue dans cette histoire la notion d'exotique. Comme le révèle l'exemple de Clusius traduisant Monardes pour la maison Plantin, l'exotique en vient, au tournant du XVII^e s., à désigner un régime de correspondance selon lequel l'Afrique, l'Asie et l'Amérique sont plus commensurables entre elles qu'elles ne le sont avec l'Europe. Et c'est pourquoi un texte de pharmacopée portant sur l'Amérique peut être utile à ceux qui, à Londres ou à Amsterdam, envisagent de mettre sous tutelle la Virginie, Ceylan, ou le Brésil. Cette idée se vérifie aussi à travers l'histoire des manuscrits de Hernández et du résumé de Recchi, que publie l'Académie des Lynx à Rome en 1648-1651.

[..] [..]

Si la pharmacopée américaine reste peu connue au milieu du XVII^e s., son appropriation devient en moins d'un siècle un enjeu majeur, avec l'arrivée en Europe du quinquina. Le chapitre 4 "L'écorce des jésuites" éclaire les conditions dans lesquelles le quinquina a été introduit en Europe. Cette écorce extraite d'un arbre originaire de Loja (Équateur) ne fait, jusqu'au XVIII^e s., l'objet d'aucune description botanique. Facilement fraudé, le quinquina est d'autant plus mystérieux que sa "découverte" par les Européens est racontée par deux récits contradictoires. Le premier attribue la connaissance du remède à la comtesse de Chinchón, vice-reine du Pérou, guérie "miraculeusement" par l'écorce; le second attribue la connaissance du remède aux jésuites installés à proximité des mines d'or de Loja.

Par un jeu de piste dans les sources, cette seconde version est confirmée: le commerce jésuite du quinquina devait financer la conquête d'une zone aurifère aux mains des Indiens Jívaros. Si les jésuites ne sont pas les seuls à avoir introduit le remède en Europe, c'est leur posologie qui s'y est imposée, et qui vers 1650 occasionne une intense controverse. Celle-ci est liée à une question théorique - le principe de l'allopathie interdit que le quinquina, considéré comme un remède chaud, soigne une maladie chaude, la fièvre - ainsi qu'à des enjeux sociaux: concurrences entre jésuites et protestants, entre apothicaires et médecins. Mais le caractère controversé de la drogue est surtout lié à ce double problème: l'identité de l'arbre est imprécise et l'écorce produit un effet inexplicable.

Le chapitre 5 "Le spécifique des fièvres intermittentes" montre comment les praticiens européens ont en partie résolu ce mystère. Il suit la trajectoire d'un apothicaire, Robert Talbor, qui met au point une nouvelle façon d'administrer le remède, plus efficace car plus concentrée en quinine. La validation de cette nouvelle méthode, mise au point par un apothicaire et non par un médecin, permet d'aborder les processus qui participent à la construction sociale du crédit. Talbor, qui a gardé secret son remède, passe de cours en cours pour le vendre. Son succès à Versailles et à Paris lui attire les bonnes grâces de Louis XIV, qui achète à prix fort son secret en 1680. Six ans plus tard, la guérison du monarque accentue encore la promotion du remède. L'usage du quinquina est encouragé par des libelles publiés dans tout le royaume et Louis XIV fait acheter l'écorce à Cadix pour la distribuer à ses armées et l'expérimenter. L'introduction de l'ipécacuanha par Jean-Adrien Helvétius révèle la même logique. Le projet de diffuser au plus grand nombre ces deux drogues peut être considéré comme un exemple précoce de politique de santé publique. Le quinquina et l'ipécacuanha ont la particularité d'être considérés comme des remèdes "spécifiques": plutôt que de rétablir l'équilibre des humeurs, ils possèdent un ingrédient capable de s'attaquer directement à la cause du mal. Cette notion de spécifique permet aux praticiens de rendre compte du mode d'action du quinquina et inaugure une nouvelle conception de l'efficacité thérapeutique, dont hérite directement la médecine des principes actifs. Cette évolution s'observe dans les travaux de plusieurs médecins (Richard Morton, Thomas Sydenham, John Locke, Bernardo Ramazzini, Francesco Torti) et a d'importantes répercussions sur le marché de la médecine. Le spécifique, parce qu'il peut être utilisé par tous, s'impose comme le meilleur fébrifuge. Mais l'arbre qui porte l'écorce est toujours inconnu. Les fraudes se maintiennent, voire augmentent avec le succès du remède, ce qui pousse plusieurs praticiens à imaginer des procédés pour contrôler et stabiliser la qualité du produit. Cependant, la seule solution à leur problème est d'aller en Amérique, afin de mieux connaître l'arbre.

Le chapitre 6 "L'arbre retrouvé" étudie le jeu géopolitique qui, entre 1710 et 1750, se met en place entre les monarchies espagnole, anglaise et française autour de l'accès au quinquina. Afin d'améliorer l'approvisionnement du fébrifuge, il leur faut sécuriser sa circulation, mais également disposer d'une connaissance botanique, qui permette de distinguer le vrai quinquina du faux, et d'identifier de nouvelles forêts. Ces recherches sont pour les Anglais et les Français un moyen de dérober à l'Espagne les "trésors" américains. Les premiers tentent d'acclimater le quinquina et l'ipécacuanha dans les Caraïbes. Les seconds font de même, en marge de l'expédition géodésique de Quito, au cours de laquelle Jussieu et La Condamine réalisent la première description botanique de l'arbre à quinquina. En réponse à ces tentatives, la monarchie espagnole imagine en 1751 un projet de monopole sur l'arbre. Un projet qui, pour la première fois peut-être, définit une espèce végétale comme la propriété exclusive d'un souverain.

Un épilogue résume l'histoire de la quinine, extraite en 1820 alors que les pays andins accèdent à l'indépendance. Il souligne comment, en moins d'un siècle, l'arbre exploité en Amérique devient un arbre exploité en Asie qui sert à coloniser l'Afrique. L'histoire des plantes médicinales offre ainsi un éclairage pertinent sur les rapports entre savoir et pouvoir, que la troisième partie tente d'explorer depuis une autre perspective. [..][..]

Le chapitre 7 "Le médical et le non-médical" montre comment, autour de l'usage des plantes médicinales, se sont confrontées en Amérique différentes conceptions du réel. Cette confrontation est envisagée à travers le rapport à l'invisible.

D'une part parce que la compréhension des phénomènes occultes est le problème qui, en Europe, reconfigure le partage entre savoir et croyance, philosophie naturelle et magie, science et religion, naturel et surnaturel.

D'autre part parce que c'est en ayant ces reconfigurations à l'esprit qu'inquisiteurs et missionnaires appréhendent l'infinité de conceptions hétérodoxes de l'invisible présentes en Amérique. L'"idolâtrie" des Indiens, les "superstitions" ibériques, la magie morisque et juive, les rituels africains se rejoignent autour d'une idée: l'interprétation de la maladie comme le produit d'un maléfice. Cette conception confère une importance centrale à deux types de cure: l'extirpation des maléfices sous forme d'objets repoussants; le dialogue avec l'invisible que permet l'absorption d'un hallucinogène. La réaction des autorités espagnoles face à ces pratiques est variable: lorsqu'elles reconnaissent leur efficacité, elles l'attribuent aux propriétés naturelles des remèdes; lorsqu'elles les considèrent comme nuisibles, elles y voient l'action du diable; lorsqu'elles les considèrent comme inefficaces, elles en dénoncent la supercherie.

L'examen de ces pratiques de soin débouche ainsi sur une diabolisation à géométrie variable, qui rejoue en Amérique la chasse aux sorcières. La diabolisation des guérisseurs et des guérisseuses vise en particulier à ôter ce qui, dans leur pratique, sert à régler des problèmes politiques. On les suspecte d'aider aux empoisonnements et de nourrir toutes sortes de conflits. C'est ce que révèle la magie amoureuse, dont les fonctions semblent moins de trouver un amant que de tempérer la violence d'un mari. C'est ce que révèle aussi l'usage divinatoire des plantes: l'invisible est consulté pour connaître les chances de succès d'un couple, pour s'enrichir en découvrant une mine d'or, ou pour retrouver ce qui a été perdu - une paire de boeufs dérobée, une femme ou un esclave en fuite. Les Espagnols, parce qu'ils doivent eux aussi affronter ces problèmes, s'approprient rapidement les hallucinogènes comme le peyotl ou l'*ololiuhqui*. Pour eux comme pour les Indiens, l'empoisonnement, la magie amoureuse et la divination sont des façons de se faire justice soi-même. Cette charge subversive explique l'insistance avec laquelle les autorités tentent, souvent en vain, de séparer le médical du non-médical.

Le chapitre 8 "Le contrôle des manières de vivre" est consacré à cette surveillance des pratiques de soin et au problème qu'elle soulève: l'insuffisance de l'encadrement sanitaire rend nécessaire l'activité si suspecte des guérisseurs. Cette contradiction entre l'impératif sanitaire et l'impératif de l'évangélisation, entre l'impératif de l'exploitation économique et l'impératif du maintien de l'ordre, débouche sur une pondération complexe des techniques de surveillance, de contrôle, et de mise au travail. Inquisiteurs et missionnaires luttent tout d'abord contre la diffusion des manières de vivre, dans le but d'endiguer l'idolâtrie indienne et de limiter les solidarités entre castes dominées (indigènes, Noirs libres et esclaves, mulâtres, métis, etc.). Dans le même temps, ils tentent d'imposer un secteur de la médecine officielle, mais doivent souvent composer avec la médecine des guérisseurs, y compris dans les grandes villes comme Lima. Ces limites du contrôle sont ensuite évoquées à travers l'histoire de deux substances sacrées: la coca, et le pulque, un alcool mexicain confectionné à base d'agave. Dans les deux cas, les Espagnols deviennent propriétaires du produit, parce qu'il constitue un rouage essentiel du marché colonial. Au Pérou, la coca sert par exemple à la mise au travail des mineurs de Potosí. Mais si la consommation de la feuille est tolérée dans cette ville, elle est dénoncée partout ailleurs. Dans le nord de l'actuel Équateur, les jésuites détruisent même les champs de coca, qu'ils remplacent par des plantations sucrières. L'éradication de la coca à Lima est en revanche impossible. Si le contrôle des manières de vivre ne parvient pas à limiter leur transmission à l'intérieur de l'Amérique, il empêche cela dit le passage de la coca, et de bien d'autres plantes, à travers l'Atlantique. D'un côté, l'exercice du pouvoir espagnol en Amérique est limité par ses propres contradictions; de l'autre, il peut avoir des conséquences profondes sur la vie des habitants, comme le montre l'exemple équatorien. Combinées, ces deux conclusions définissent le moyen et le motif d'un renversement de perspective: contre ce contrôle qui va trop loin, et grâce aux failles qu'il laisse ouvertes, naît la possibilité d'une résistance.

Le chapitre 9 "La résistance des matériaux" formule des hypothèses à ce propos, en partant de l'ambiguïté du terme résistance, qui peut désigner l'adaptation à une situation ou la volonté de la dépasser. Une première section porte sur l'usage clandestin des plantes interdites. Une deuxième section porte sur les ruptures des liens de subordination, en particulier la fuite, le sabotage et le secret.

La troisième section, enfin, est consacrée à la façon dont certaines plantes ont servi à s'attaquer aux Espagnols et à leurs alliés, parmi lesquels il faut parfois ranger leurs serviteurs indiens ou noirs. Symboliques ou concrètes, ces attaques semblent être l'expression d'une haine que représentent parfaitement les sorciers des Caraïbes lorsqu'ils affirment publiquement être les serviteurs du démon. De telles déclarations visent souvent à susciter l'effroi, mais elles témoignent aussi d'un autre rapport à l'existence: ne plus se cacher signifie ne plus avoir peur de la sanction, ne plus avoir peur de la mort. Des groupes s'organisent ainsi pour transformer l'attaque symbolique en attaque réelle. Les marrons des Caraïbes, les Chichimèques du nord du Mexique ou les Mapuches du Chili attaquent les Espagnols en les empoisonnant. Dans certains cas, notamment à Cartagena et Saint-Domingue, la mise à mort concerne prioritairement les esclaves et leur progéniture. L'usage d'un abortif ou d'un poison permet alors d'ôter au planteur la reproduction de sa main-d'oeuvre et de punir ses serviteurs les plus zélés. L'épisode emblématique de cette vengeance est celui de Mackandal à Saint-Domingue: marron et sorcier, il empoisonne dans les années 1750 l'approvisionnement de Cap-Français et, suite à son exécution par les autorités françaises, inspire toute une génération de sorciers et d'esclaves qui, en 1791, portent un coup fatal à la société esclavagiste.

"Avoir et savoir": le titre de la conclusion propose l'idée que si le conflit peut être étudié comme une dialectique de la propriété, il doit aussi être considéré comme une dialectique des savoirs. Envisagée de la sorte, l'histoire des sciences doit autant s'intéresser à l'augmentation qu'à la disparition des connaissances.